



# Prix Coup de Cœur du Concours de Nouvelles Politiques de la Conférence Olivaint 2015

## La Vie devant soi Célia Benchimol

Cela remontait à plusieurs années déjà. A ce matin froid et ensoleillé comme le sont les matins de mars, lorsque le printemps lutte contre l'hiver sans parvenir à prendre sa place. « Tu as bonne mine », lui avait dit sa femme. Exactement les 4 mêmes mots, depuis des jours. Et cette légère intonation qui laissait poindre de l'étonnement. Pourtant, lui se sentait fatigué, épuisé, vidé. Il avait enfin compris et il lui semblait qu'il en était fini de sa vie d'homme. Son appartenance au commun des mortels était révolue.

Il ne savait comment cette réponse lui était venue à l'esprit. C'était inexplicable, inattendu et, surtout, surréaliste. Mais il était sûr de son diagnostic. Car, d'une certaine manière, il s'estimait bien malade. Il n'aurait pu dire s'il s'agissait réellement d'une maladie, mais ce n'était de toute évidence pas le fonctionnement normal des choses. Il espérait surtout que ce ne soit pas contagieux. Ce serait là la ruine de l'humanité.

Il n'avait pas eu la force d'en parler. Et puis, comment aurait-il pu ? Qui l'aurait cru ? Et surtout, qui l'aurait plaint ? Mais après tout ce qu'il avait vécu, non, vraiment, ce n'était pas la fin à laquelle il s'était préparé.

Il était d'abord resté cloîtré chez lui pendant des jours. Les jours étaient devenus des semaines, qui paraissaient des mois. Le temps semblait s'être subitement allongé. Ou alors s'était-il vraiment arrêté ?

Puis il s'était décidé à sortir de son enfermement. S'ouvrir, découvrir, s'éblouir. Puisque la vie l'avait choisi, il se résolvait à l'accueillir. La fatigue et l'abattement qu'il avait d'abord ressentis faisaient maintenant place à une énergie nouvelle, qu'il ne voulait pas laisser échapper. C'était comme une renaissance.

Il voulut d'abord changer de travail, démarrer une nouvelle carrière, trouver la voie qui méritait qu'il se lève le matin, chaque matin, quel que soit le temps qu'il lui resterait à vivre. Sans succès cependant. Il songea également à l'art, espérant ainsi laisser une trace de celui qu'il était aujourd'hui et exprimer son malheur indicible. Peut-être ses amis comprendraient-ils alors ? Peut-être se trouvait-il, quelque part dans le monde, une âme qui ferait écho à la sienne ?

La société, il le savait, ne ferait rien pour lui. Sans doute son cas était-il trop coûteux. Trop isolé aussi peut-être. Sans espoir surtout. Alors, très vite, l'abattement était revenu. La lassitude, l'attente. Et l'absence de but. Cette sensation que tout effort était vain. Il ne servait à rien de se battre. Il était condamné. Il le savait. Il le ressentait.

Il avait cherché à consulter les plus grands spécialistes. Mais, bien entendu, il n'en existait pas pour ce mal-là. Il s'était alors tourné vers la religion. Un prêtre, un rabbin, un imam, et même un moine bouddhiste. Oui, Bouddha était peut-être, si ce n'est la réponse, du moins une piste, un chemin. Pourtant, sa vie à lui, lui l'incroyant, le mécréant, n'avait rien d'ascétique. Non, cela devait venir d'ailleurs.

Alors il avait tenté de remonter le temps, savoir où il aurait pu « attraper » ça. Il pensa immédiatement à son séjour au Japon et ses baignades dans les lacs isolés de la province d'Akita, à l'extrême nord de l'archipel. Là, les Japonais venaient se ressourcer et tentaient d'apercevoir des planaires, petits fossiles vivants qu'ils appelaient vers de la vie et auxquels ils attribuaient des capacités extraordinaires. Bien sûr, pensait-il, tout cela ne relève guère plus que du conte pour enfants. Même nos légendes sont moins fantaisistes.

Mais il en avait trouvé un, totalement par hasard, coincé entre deux rochers gris au fond de l'eau. Les événements s'étaient alors enchaînés de manière surréaliste et une



immense cérémonie avait été organisée en son honneur. Ne voulant pas heurter ses hôtes, il avait suivi tous les rites du mieux qu'il pouvait. Mais son esprit cartésien refusait d'entendre les fantastiques explications des Sages.

Finalement, peu importait d'où cela venait, il lui fallait mettre sa vie en ordre. Car il ne pourrait pas le cacher éternellement. Physiquement, cela finirait bien par se voir. Les gens poseraient des questions. Et ceux qui ne le connaissaient pas, que penseraient-ils donc en le voyant aux côtés de sa femme, ou pire, de ses enfants ?

Il ne pouvait abandonner sa famille, mais il savait qu'il devrait s'y résoudre. Car comment aurait-il pu leur imposer cela ? Ses fils avaient le droit de grandir, se faire une place dans le monde, sans que l'ombre de leur père ne les poursuive à chaque instant, à chaque étape. Alors il s'était résolu à partir. Partir pour les laisser vivre, s'épanouir, se construire.

Mais il ne partirait pas tout de suite. Il resterait encore un peu, tant qu'il en aurait la force. Il n'aurait pu dire si c'était là du courage ou de la lâcheté.

Contre toute attente, il avait tenu dix ans. Il s'était pour cela fixé une routine très stricte, un cadre immuable à l'intérieur duquel il s'autorisait tout, tant qu'il n'en sortait pas. Il savait qu'au moindre écart, un sentiment de futilité mêlé de prostration referait surface. Il avait donc entrepris de se forcer à vivre dans l'espoir paradoxal que cette habitude qui l'avait fui redevenne naturelle. Mais le temps passait et il comprenait que chaque nouvelle journée le rapprochait de sa décision, qui lui semblait inéluctable.

Pourtant, à mesure qu'il prenait conscience de l'importance de sa situation, il se sentait aussi un devoir envers la société. Un devoir de transmission. Ce qui lui avait d'abord semblé être une condamnation lui apparut tout à coup comme une mission. Il sentit le poids du devoir et de ses responsabilités. Y avait-il eu, dans l'Histoire, des hommes et des femmes qui lui étaient semblables ? Non, cela était impossible. Car comment alors expliquer les guerres successives, les mêmes erreurs si souvent réitérées ? Comment expliquer le Moyen-Âge alors qu'on avait connu l'Antiquité ? Comment expliquer les régressions chroniques de l'Humanité ?



Oui, il avait un devoir de transmission. Mais par où commencer ? Comment l'expliquer ? Comment convaincre ? Il se sentait bien seul devant l'infinité de sa tâche.

Un dimanche de mai, alors qu'il venait de sortir de chez lui comme chaque matin, il aperçut du coin de l'œil son reflet dans une vitrine. Il refusa d'abord de s'y attarder. Mais, comme un ordre divin, un rayon de soleil l'éblouit et l'obligea à tourner la tête. Il vit alors ce qu'il s'était refusé à voir pendant toutes ces années, et qui, désormais, ne pouvait plus être nié. Il observa son visage, centimètre par centimètre, le scruta de bas en haut. Son menton et son éternelle fossette, sa bouche, son nez. Et puis, ses yeux, son front. Partout, le même éclat, la même vigueur. Pas une ride, pas un cheveu blanc, pas la moindre trace du temps. Il était tel qu'il l'avait été il y a dix ans, il y a vingt ans. Exactement le même. Il resta là à se dévisager pendant plus d'une heure, comme pour appréhender et accepter ce visage qui le suivrait pour toujours.

Il ne demandait pas grand-chose. Juste la force. La force de partir, enfin. Mais il ne pouvait s'y résoudre. Peut-être trouverait-on un jour un remède pour le guérir ? Alors il pourrait revivre. Revivre enfin avec l'impatience et la folie de celui qui sait qu'il mourra un jour. Il avait essayé de se donner des ultimatums, pour retrouver ce frisson. Encore un mois, un an, trois ans. Mais il repoussait sans cesse l'échéance. Ce n'était pas à lui de décider. Ce ne pouvait être à lui de décider.

Il avait touché, sans le vouloir, le but ultime de l'Homme. Son plus grand espoir, son inconscience la plus pure. Ce serait sa perte, mais il n'en mourrait pas. Non, Emrys avait la vie devant lui. Mais pour l'éternité.

